

LE CADEAU DE TISTE VAN TORREN

NOUVELLE FLAMANDE

(Pour le SAMEDI)



C'est, dans une vieille rue silencieuse d'une petite ville de Flandre, une tranquille maison flamande.

Son unique fenêtre de rez-de-chaussée, où quelques pots vernissés de géraniums et de plantes grasses montrent leurs fleurs écarlates derrière l'empois des rideaux de mous-seline, s'ouvre au fond de la rue des Augustins, à main gauche, tout proche de la porte Notre-Dame. Le mur de l'ancien couvent, dont un grand lierre recouvre encore les briques effritées, s'aperçoit au delà, c'est la rue Notre-

Dame, un peu plus moderne, qui court transversalement et où cinq ou six voitures de vieilles douairières, passent chaque jour, au trot lent de leurs chevaux de bonne maison.

Dans la paix des béguinages, que les cloches grêles des églises troublent seules de leurs appels discrets, elle était bien faite pour abriter la vie sauvage et retirée de Tiste Van Torren, — fils de Jan Van Torren, l'ancien épiciier de la rue de Bruxelles, — dont je vais vous conter l'histoire...

II

C'est donc là que depuis trente-cinq ans, puisqu'il y né, Tiste coule des jours tranquilles, exempts de regrets et de soucis, avec ses vieilles habitudes, sa servante Gertrude, son petit chien Tom et son chat Scipio.

Les bruits de la ville ne montent jamais jusque là et c'est miracle que dans le corridor tranquille de la petite maison résonne, de loin en loin, l'appel timide de la sonnette. Alors la vieille Gertrude ne tarde guère à paraître, avec son bonnet de tulle blanc, tout empesé, et sa robe de laine noire, qui tombe toute droite, sans un pli. Elle vous interroge derrière ses lunettes, de ses petits yeux scrutateurs, et si vous êtes un habitué de la maison, — ils ne sont pas nombreux, croyez-moi bien, — elle vous introduit dans la cuisine, au fond du vestibule, dont elle entr'ouvre la porte, aux vitres de couleurs criardes.

Des rangées de casseroles en cuivre rouge s'alignent le long du mur, dans un ordre parfait, au-dessus du bahut de vieux chêne. En face, à côté

du poêle de fonte, luisant comme un miroir, avec ses fers polis et ses boutons de porcelaine, le maître du logis, Tiste Van Torren, fume gravement sa pipe, à cheval sur une chaise et les bras croisés.

III

Il a donc trente-cinq ans, ce bon gros bourgeois flamand, à la figure rubiconde et grassouillette, qui respire le calme et le bonheur.

Comme il n'a jamais eu la moindre idée de changer ses vieilles habitudes, en se mariant, malgré les nombreux partis qui se sont présentés, il passe bien tranquillement ses journées à fumer des pipes, avec son chat Scipio sur les genoux.

Je ne vous assure point que les deux amis ne vont pas quelquefois jusqu'à fermer les yeux, sous prétexte de les tenir chauds et la vieille Gertrude, qui tricote près de son poêle, pourrait seule nous dire pendant combien d'heures Tiste ronfle de son côté et Scipio ronronne du sien.

En été, par exemple, et surtout au printemps, lorsque les jacinthes et les tulipes, dont il est un amateur fervent et passionné, montrent leurs premières fleurs, il passe tout son temps au jardin. C'est un petit enclos, encaissé entre les hautes murailles, où le soleil ne s'aventure pas tous les jours, ce qui n'empêche pas Tiste de le trouver le plus agréable et, naturellement, le mieux entretenu de tous les jardins de la ville.

Des statuette en plâtre enluminées de couleurs vives, s'aperçoivent dans tous les coins. C'est comme un musée de

sculpture peinte, qui occupe toute la grande niche du fond, ombragée de lierre : des bustes de grands hommes, des artistes et des littérateurs flamands, ce qui fait dire à Tiste, avec un bon gros rire :

— Mon ami Van Lippendale possède une galerie de tableaux, qu'il a payée un quart de million ; la mienne me coûte soixante-quinze francs et fait beaucoup plus d'effet.

IV

Chaque soir, après souper, à cette heure où il ne fait plus bien jour et pas encore tout à fait nuit, Tiste pend sa canne derrière la porte, se coiffe de son chapeau mou à larges bords et s'en va...

C'est, comme vous le savez, une habitude au pays flamand, parmi les vieux bourgeois, de se réunir le soir à l'estaminet, toujours le même, pour déguster quelques verres de bière et fumer des pipes, en dévisant gravement des événements de la journée.

Celui que Tiste Van Torren fréquentait depuis vingt ans, sans interruption, était le vieil estaminet de la "Bécasse", situé tout proche de l'église St-Nicolas, au fond d'un couloir sombre.

C'est que son uytzet était célèbre par toute cette bonne ville de Flandre, et on venait de loin, je vous assure, pour en déguster un verre, au comptoir, faite de place aux tables occupées.

Celle de Tiste et de ses trois amis, tous célibataires, comme lui, occupait le fond, à droite, derrière le comptoir, à côté du massif poêle de fonte.

C'était Gérard Lintormans, l'épiciier du pont Ste-Marguerite ; l'huissier Van Hoorren, qui ne jurait que par procès et assignations, et enfin, ce bon père Malérius, le professeur de troisième à l'Athénée royal.

S'en donnaient-ils, ces joyeux vivants, de sept sept à onze heures du soir ! Ce diable de Malérius ! Il vous contait des farces à n'en plus finir et avec une verve ! Comme il avait lu ses auteurs, il en servait pour tous les goûts aux amis, et ses petits poètes latins, arrangés à la sauce flamande, n'étaient pas le moindre de ses triomphes.

Alors, les chopes d'uytzet, blonde comme de



— Comment les navires font-ils pour passer sous le ciel à l'endroit où il touche à la mer ?

TROP PARLER NUIT



Robinette, à une connaissance d'occasion. — Quelle hideur que cette énorme poule couveuse !

L'étranger. — C'est ma belle-mère.

Robinette. — Vous ne me comprenez pas ; je parle de la vieille peau en face de la grosse dame.

L'étranger. — C'est ma mère.

Robinette. — Comprenez-moi donc ! Je désigne la petite pimèche entre les deux dames.

L'étranger. — C'est ma femme.